



***Sándor Ferenczi.***

***L'enfant terrible de la psychanalyse***

***De Benoît Peeters (Editions Flammarion)***

***Chronique de Tobie Nathan***

Benoît Peeters est un écrivain éclectique. Spécialiste d'Hergé, le père de Tintin à qui il a consacré une biographie considérée comme une référence, il est aussi scénariste de bandes dessinées assez subtiles, telles que la série des « cités obscures ». On lui doit également une bio de Jacques Derrida et de Paul Valéry. Son dernier livre, dont je vais vous parler ici est la biographie de Sándor Ferenczi, qu'il surnomme « L'enfant terrible de la Psychanalyse » — surnom qu'il reprend à un colloque sur Ferenczi, organisé par les éditions du Coq Héron en 2016 à Paris.

Cette biographie, qui utilise l'ensemble des documents disponibles sur Ferenczi et sur ses rapports avec Freud, notamment l'énorme correspondance qu'ils ont échangée durant 30 ans, riche de plus de 1200 lettres, n'apporte rien de nouveau, mais a le mérite de regrouper toutes ces informations dans un même ouvrage. Agréablement présenté, avec de nombreuses photographies, se déroulant selon un ordre chronologique, le livre se lit sans peine. Mais lorsqu'on le referme, on ne peut éviter une question : quelle est l'idée directrice ? Qu'a donc voulu dire l'auteur au travers de cette biographie ? Et là, la réponse n'est pas évidente tant l'évitement des questions qui fâchent et la recherche d'un consensus à tout prix ont semblé primer dans sa rédaction.

Il faut dire que la personnalité de Sándor Ferenczi était singulière et pour le moins complexe et les rapports qu'il a entretenus avec son maître, Sigmund Freud, assez difficiles à saisir, mais pour le moins ambivalents.

Lorsque Freud rencontre Ferenczi pour la première fois, le dimanche 2 février 1908, il tombe immédiatement sous le charme du charismatique professeur. Et ce seront 24 années d'amitié intense qu'en bons psychanalystes, ils interprètent tantôt comme de l'homosexualité plus ou moins sublimée, tantôt comme une relation père-fils à peine déguisée, Freud appelant quelquefois Ferenczi « Mon fils ». Il lui a même avoué le jour des fiançailles de sa fille aînée, Mathilde, qu'il aurait bien aimé le voir, lui, Ferenczi à la place du jeune homme.

C'est que Ferenczi et Freud s'étaient reconnus de même nature, presque parents. Ils étaient tous deux juifs, tous deux originaires de la même région de Galicie, sans doute parlaient-ils le même yiddish. De plus, ils étaient tous deux enfants de migrants, dont les parents avaient eu bien du mal à s'adapter à la

société d'accueil, que ce fût à Freiberg, en Moravie pour la famille Freud ou à Miskolc, en Hongrie pour la famille Fränkel, car tel était leur nom avant qu'ils n'aient obtenu l'autorisation de le « magyariser » en 1879, alors que le petit Sándor était âgé de 6 ans.

Durant vingt ans, le bon Ferenczi fait œuvre de prosélyte, saluant le génie de son mentor, expliquant les méandres de sa pensée. Compagnon de tous les « combats » du maître, il se voulait son allié le plus fidèle. En 1910, c'est lui qui eut l'idée d'une Association internationale de psychanalyse, sans doute sur le modèle de l'Internationale communiste avec des branches locales dans chaque pays. Trois ans plus tard, à Budapest, il a créé l'Association hongroise de psychanalyse, rassemblant autour de lui des psychanalystes de talent, comme Mélanie Klein, Imre Hermann, Géza Róheim, Michaël Balint, Zsigmond Pfeifer... Freud l'appelait son « vizir secret ».

Mais lorsque Ferenczi voit Freud pour la dernière fois, à Vienne, le 30 août 1932, pour lui lire le papier qu'il s'appropriait à prononcer au congrès de Wiesbaden, « Confusion de langues entre adultes et enfants », Freud fut si furieux qu'il refusa même de lui serrer la main au moment de lui dire au revoir. Que contenait ce papier pour déclencher une telle colère ? Rien moins qu'une remise en cause radicale de la technique psychanalytique.

Ferenczi y relatait des cas qu'il avait longuement suivis en psychanalyse, de femmes qui avaient subi dans l'enfance une violence sexuelle de la part d'un parent. Freud pensait cette affaire résolue. On ne devait pas accorder plus d'importance que ça aux souvenirs traumatiques des patients. Le psychanalyste devait concentrer son attention sur la réalité psychique, sur le fantasme. Et voilà que son plus proche disciple, non seulement parlait à la recherche de la réalité du traumatisme, mais expliquait de plus, et je dois dire avec une extrême finesse, les voies par lesquels ce traumatisme s'était révélé destructeur. C'est précisément la négation par les adultes de la réalité de l'événement qu'il considère comme l'élément le plus toxique. Il a développé cette idée en explorant le rôle de l'autre parent, s'étant fait complice de l'abuseur en niant qu'il y ait eu abus. Pour Ferenczi, les enfants sont capables de faire face à n'importe quelle expérience tant qu'il y a un adulte qui partage leur peur et comprend leur souffrance.

Du fait de cette théorie, Ferenczi avait développé une technique faisant une large place à l'empathie. Il n'hésitait pas à pleurer avec le patient s'il éprouvait de l'émotion, à le prendre dans ses bras, à l'inviter à diner... Il ira plus loin encore : considérant que le toxique est le mensonge affectif, le faire-semblant, il ira jusqu'à penser que la technique psychanalytique elle-même, nécessairement factice, réactivait le traumatisme. Pour corriger cette expérience destructrice, dans la dernière année de sa vie, Ferenczi avait tenté des expériences de « psychanalyse mutuelle ». Se suspectant lui-même de faire semblant, il proposait à certains patients d'invertir les rôles, de prendre lui, la place du patient... Ce n'étaient donc pas des humeurs rebelles, mais une contestation radicale du dispositif psychanalytique lui-même.

C'est sans doute ce qui explique que Freud a commencé à répandre la nouvelle que Ferenczi, du fait de la maladie neurologique qui le rongea et dont il mourra peu de temps après, la maladie de Biermer, que Ferenczi était devenu fou. Ernest Jones, le biographe attitré de Freud, propagea cette rumeur, notamment dans le troisième tome de sa biographie de Freud. Du coup, l'œuvre révolutionnaire de Ferenczi attendra une cinquantaine d'années avant de trouver une audience à la hauteur de son importance.

Et puis, il y avait un scandale qui avait agité un quatuor infernal constitué de Freud, de Ferenczi et des deux femmes qu'il aimait. Ferenczi avait pris pour maîtresse une femme plus âgée que lui, qui avait des enfants d'une vingtaine d'années. Il mêlait psychanalyse et amour, lit et divan. « Je crois à la possibilité, écrivait-il à Freud, de mettre en pratique l'honnêteté psychanalytique, non seulement entre amis, mais aussi entre personnes de sexe opposé qui vivent ensemble. » Freud rencontre la dame, la trouve convenable du fait qu'elle s'intéressait à la psychanalyse et conseille à Sandor de l'épouser. Mais la dame en question, qui s'appelait Gizella Palos, avait une fille qui rencontrait quelques problèmes psychologiques, notamment dans sa relation avec les hommes. Ferenczi présente la jeune femme à Freud qui la prend quelque temps en psychanalyse, sans grand succès. Ferenczi se charge alors de la soigner et en tombe amoureux. Si bien que le voilà avec deux femmes à la maison, toutes deux ses

patientes, toutes deux ses amantes, sa maîtresse en titre et la fille de cette dernière et lui amoureux des deux, hésitant entre l'une et l'autre... Et Freud de le rappeler à l'ordre le sommant d'épouser la mère alors qu'il désirait la fille...

On peut considérer ce vaudeville psychanalytique à senteurs d'inceste comme un événement sans grande importance, arguant du fait que la psychanalyse de l'époque n'avait pas encore établi fermement ses règles de déontologie. Je crois pour ma part que cet imbroglio qui occupe une grande part de la correspondance Freud-Ferenczi, était l'expression dans la sphère affective de la révolte de Ferenczi contre la rigidité des positions de Freud. En 1932, un an avant sa mort, Ferenczi notait dans son Journal : « La situation analytique, mais surtout les règles techniques rigides provoquent la plupart du temps chez le patient une souffrance et chez l'analyste un sentiment de supériorité injustifié avec un sentiment de mépris pour le patient. »

Certes, tous ces événements sont relatés, et souvent dans le détail dans le livre de Benoît Peeters, mais il n'en tire pas les conclusions qui s'imposeraient, ménageant la chèvre et le chou, voulant sauver Freud tout en repêchant Ferenczi... J'ai aussi regretté qu'il ne fit nulle part mention de l'attachement étrange de Ferenczi aux traditions juives, quoique ce dernier ne l'eût jamais clairement exprimé. Cet attachement est perceptible néanmoins dans un cas clinique fort subtil, d'un enfant qui à la suite d'un traumatisme se comportait comme un poulet, caquetant et battant des ailes. On apprend seulement à la fin de l'article relatant ce cas que cet enfant qu'il nomme Arpad appartenait à une famille juive et exprimait la plus grande excitation au moment des sacrifices des poulets de kappara<sup>1</sup>. Je le cite pour mémoire au lendemain de la fête de kippour<sup>2</sup>.

Tout de même un livre à lire pour la richesse de sa documentation !

---

Texte de **Tobie Nathan**©Akadem

<https://editions.flammarion.com/Catalogue/hors-collection/essais/sandor-ferenczi>